

# Enfin libre !

Sur le pas de la porte de la clinique, sa petite valise à la main, elle était éblouie.

Eblouie par cette simple lumière du jour qu'elle avait oubliée. Elle a dû cacher derrière des lunettes de soleil ses yeux creusés par des semaines d'alitement. Tous ces jours enfermée, attachée sur ce lit. Pieds et mains liés. Dans cette chambre 212. Dans cette clinique. Dans ce corps. Ce corps si frêle qu'elle refusait d'alimenter si ce ne sont de pilules en tous genres qu'on l'a forcée à prendre, pour son bien lui disait-on. Elle était de toute façon beaucoup trop faible pour se défendre ou réagir. Ce corps qui porte encore tous les stigmates de la souffrance qu'il lui avait infligé durant trois mois.

Ce n'est rien trois mois mais c'est si long. Suffisamment pour être devenue l'otage et l'esclave de cet homme qu'elle a aimé jusqu'à la folie. Jusqu'à tout accepter. Les coups, la mégalomanie et la folie grandissante chaque jour, les crises de démence et de fièvre, l'alcoolisme et la drogue, les accès de violence et de colère, les gardes à vue et la police, le SAMU toutes les semaines, les humiliations et l'emprise psychologique redoutable. Tout. Elle a tout aimé de lui. Même ça. Surtout ça.

Elle allait mieux aujourd'hui avaient dit les psychiatres. Elle ne l'aimait plus toutes les secondes. Juste toutes les minutes. C'était déjà pas si mal. Et à priori suffisant pour qu'elle retrouve un semblant de vie normale, seule, sans idées noires ou envies suicidaires.

Elle prit une grande inspiration. L'air doux du printemps entra dans ses poumons. Elle le chercha du regard désespérément sur le pas de la porte, espérant au plus profond de son être qu'il puisse être là malgré tout à l'attendre quelque part, planqué derrière un arbre, dans une bagnole volée. Juste croiser son regard de voyou hypnotique une dernière fois. Tragique folie qui s'empare du cerveau pour ne jamais en partir tout à fait.

Mais il n'était pas là. A sa place, face à elle, se tenait sa petite sœur, toute frêle, elle aussi, affaiblie par des mois d'angoisse et de peur, de torture psychologique. Elle en fut certainement déçue l'espace d'une seconde. Elle ne faisait, de manière évidente, tellement pas le poids à côté de cet homme. C'était pourtant la seule qui l'avait soutenue jusqu'au bout de ses forces. Jusqu'à sacrifier sa santé, son couple, sa vie entière. Parce que c'était sa sœur. Parce que ça lui était insoutenable de ne pas arriver à l'arracher de la perversité et des griffes de cet homme. Parce qu'elle n'avait pas réussi à s'enlever de la tête les scènes traumatisantes qu'elle avait vécues où elle dû la ceinturer pour ne pas qu'elle le rejoigne lorsque la police intervenait, pour qu'elle ne soit pas complice des exactions de cet homme à l'extraordinaire pouvoir destructeur. Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête leur mère s'écroulant de douleur et de désespoir le long du mur, suppliant sa propre fille, qu'elle ne reconnaissait pas, de revenir à la raison. Mais quelle raison ? Il lui avait tout pris, il avait saccagé chaque neurone, chaque synapse de son cerveau. Elle n'était plus capable d'aucune réaction, les yeux hagards, dans le vide à répéter en boucle les mêmes phrases. Et puis elle n'avait surtout pas réussi à s'enlever de la tête la toute dernière phrase que lui avait dite un des nombreux policiers qu'elle avait rencontrés. Ces mots tombés comme un couperet de guillotine qu'il avait hésité à lui dire voyant déjà la peine et la douleur que tout cela mettait dans cette famille bien sous tous rapports, famille normale, pas bourgeoise mais pas modeste non plus où régnait une éducation et une morale rigoureuses qu'il n'avait pas l'habitude de côtoyer dans son métier. Quelques mots construisant une toute petite phrase à l'impact ravageur : « votre sœur a souhaité en finir il y a deux jours. Elle a des idées noires, de suicide ». Les mots étaient choquants, lapidaires, durs comme la glace qui commençait à cerner son cœur, même dits avec empathie. Alors depuis deux mois, oui

c'était son devoir à cette sœur. On lui avait appris toute petite qu'une famille c'était sacrée, ça ne se laisse pas tomber, ça ne se trahit pas, ça se soutient coûte que coûte. Joyeux petit soldat. Elle avait bien retenu sa leçon. Ses amis, ses proches, ses collègues disaient d'elle qu'elle était courageuse, qu'on l'admirait. Elle, elle s'en fichait qu'on l'admire. Elle voulait juste que cet homme cesse de casser sa sœur en mille morceaux. Qu'il la lui rende vivante, comme elle était avant.

Elle avait la haine contre cet homme. La haine et la rage dans tout son corps. Elle aurait aimé qu'il n'existe pas. Que sa mère n'enfante jamais un pareil monstre. Qu'il ne croise jamais le chemin de sa sœur. Qu'il crève tout simplement. Oui elle a eu cette idée parfois.

Elles avancèrent l'une vers l'autre. Pas besoin de mots. Juste un léger sourire. Elles montèrent dans la voiture. Elle lui demanda de la déposer dans un parc de la ville où elles habitaient. Peu importe lequel, juste voir des arbres, des fleurs, un petit plan d'eau, des oiseaux, la nature, tout ce qu'elle n'avait plus vu depuis des semaines, des mois. Elle avait aussi besoin d'être seule. Besoin d'évacuer. Pas trop de monde autour d'elle d'un coup. Respirer. Prendre l'air. Reprendre quelques marques d'un semblant de vie normale. Un pas après l'autre. Réapprendre sa vie après l'emprisonnement. Une prison du cerveau. Une prison sans barreaux dont elle n'a pourtant pas réussi à s'échapper durant des semaines. La plus redoutable.

Elle s'assit sur un banc quelques minutes. Regarda des petits moineaux devant elle sautiller dans les flaques d'eau. Ils semblaient heureux, eux. Peut-être pourraient-ils lui apprendre le bonheur ? Pour la première fois depuis longtemps, elle n'a plus eu d'idées en tête durant une fraction de seconde, peut-être même une minute, qu'elles fussent noires ou pas. Le vide total. Elle profita juste de l'instant présent.

Juste avant que son visage ne revienne hanter son cerveau telle une drogue dure. Aussi dure que la cocaïne qu'il avait l'habitude de consommer à haute dose devant elle. S'en défaire à tout prix. Le faire sortir de sa tête, l'arracher à chacun de ses neurones. Pour qu'il n'y revienne jamais. Se conditionner. Dure lutte déjà menée durant des semaines. On l'avait prévenue que ça ne cesserait pas du jour au lendemain. Elle le savait.

Il lui était encore impossible de se projeter dans un avenir. Beaucoup trop tôt. Beaucoup trop fracassée. Beaucoup trop douloureuse. Le cœur en vrac. Chaque morceau éparpillé aux quatre coins de son corps si frêle. Chaque os de son squelette usé d'avoir autant aimé que lutté contre les démons noirs de cet homme. Tant de cicatrices béantes et sanguinolentes à panser. Ce vertigineux tunnel de lumière qui se tenait devant elle et dont elle ne voyait pas le bout, qui l'effrayait tant. Passage trop rapide de l'ombre à la lumière.

Elle rentra chez elle alors que la nuit tombait. Sans savoir combien de temps elle était finalement restée assise sur le banc de ce parc. On avait annoncé sa fermeture imminente. Ça l'avait sortie de sa torpeur et de ses pensées. Et puis il commençait à faire un peu froid. Elle ne portait qu'une légère veste en jean sur un chemisier masquant à peine son extrême maigreur.

Sa famille lui avait trouvé un autre logement durant son absence. Elle avait dit en pleurs aux infirmières, clouée sur son lit d'hospitalisation, qu'elle ne serait pas capable de revenir dans l'appartement où elle avait tant aimé cet homme qui n'y serait plus. Ne plus voir son fantôme. Le fantôme de cet homme qui, lui, ne l'avait jamais aimé. Jamais. Elle, si. Trop. Trop fort, de manière passionnelle et déraisonnée. Jusqu'aux frontières de la folie et de ce qu'un cœur est capable d'aimer.

Le nouveau logement était petit mais joli. Baigné de lumière pour chasser toutes les idées noires qui pourraient tenter d'apparaître à nouveau. Une décoration épurée qu'elle pourrait personnaliser. Une

chambre cosy. Un grand lit pour elle toute seule que sa maman et sa sœur avaient pris soin de recouvrir de nombreuses peluches pour qu'elle se sente moins seule. Une grande pièce de vie dans laquelle on arrivait dès l'ouverture de la porte d'entrée donnant sur un balcon avec un petit salon de jardin où prendre de temps en temps un café. Un coin cuisine suffisamment aménagé pour apprendre à se refaire de vrais repas. Et puis un salon chaleureux avec un canapé et une bibliothèque où trônaient beaucoup de livres. Des tonnes de livres. Parce que c'était sa vie les livres. Elle ne pouvait vivre sans. De nombreuses fois ils l'avaient sauvée. Transfert de sa vie sur des personnages fictifs vivant les mêmes tragédies ou les mêmes situations douloureuses qu'elle.

Elle s'assit dans le canapé près de la fenêtre. Elle regarda autour d'elle et se dit que sa maman et sa sœur avaient bien choisi l'appartement. Elle s'y sentait bien.

Pendant quelques instants elle l'a imaginé dans cette pièce. Lui si grand, si beau, si fort, si bruyant, si violent. Lui qui aurait tout saccagé en quelques minutes comme à son habitude. Elle arriva à se dire que la tranquillité et le silence avaient du bon. Que la fureur et les cris étaient définitivement partis. Un soulagement mais aussi un regret qu'il ne soit pas assis près d'elle comme avant. Qu'elle ne puisse plus contempler son visage et son corps. Qu'elle ne puisse plus le toucher et l'aimer parce que c'était devenu interdit. On lui avait dit qu'elle était sa victime. Elle avait fini par les croire, à force de travail et de persuasion. Les psychiatres, les assistantes sociales, les policiers. Ils avaient sans doute raison, ils étaient quand même nombreux à lui dire les mêmes phrases... Un lent processus et un douloureux travail du cerveau pour détruire tout ce que cet homme y avait fait entrer de force. Pour casser tout de lui, son image, sa voix, son odeur, son visage, ses yeux de tueur souvent cachés derrière de grosses lunettes noires, ses mots et paroles destructeurs, ces rabaissements incessants lui ayant fait croire qu'elle n'était plus rien sur cette terre, qu'elle ne servait plus à rien si ce n'est être son larbin et son esclave. Transparence absolue qui l'avait menée jusqu'à vouloir disparaître définitivement puisque c'était ce qu'il semblait souhaiter, lui.

Pourtant elle l'aimait. Elle a aimé tout cela chez lui. Elle aurait voulu le sauver mais c'était peine perdue d'avance. Il était trop puissant, trop fort. Et elle trop faible. Elle l'aimait. Combien de fois l'a-t-elle répétée cette phrase pour qu'on accepte de la croire ? Avec cette impression insoutenable au début que personne ne l'écoutait. Ni sa propre famille, ni ses amis, ni les infirmières et les policiers. Elle l'aimait plus que tout, plus qu'elle-même. Elle aurait donné sa vie pour lui. C'est d'ailleurs ce qu'elle a fait.

Près de la table, il y avait un petit carnet d'écriture. Un stylo. Elle prit les deux, ouvrit le carnet et sur la première page en revoyant son visage diabolique elle écrivit un mot qui lui vint comme un boomerang : folie.

Oui, elle avait frôlé la folie. Elle l'avait apprivoisée durant des jours, elle s'était emparée de tout son être. Elle lui avait même fait peur certains jours. Elle eut peur de ne plus jamais parvenir à l'expulser.

Elle démarra frénétiquement une écriture salvatrice toute la nuit. Elle coucha sur le papier tout ce qu'elle avait vécu. Tout. Dans les moindres détails. Elle pleura encore et encore. Elle n'avait probablement pas versé assez de larmes. Il en restait. Tant de choses traumatisantes à évacuer. De rêves brisés. De douleurs enfouies.

Elle pensa à sa famille et à ses amis qui avaient tant fait pour elle. L'amour, le vrai, c'était cela. Aurait-elle assez de sa vie entière pour les remercier ? Elle savait qu'avec eux il n'y avait pas besoin. Elle avait juste dit un mot à sa sœur qui l'avait déposée dans le parc tout à l'heure. Juste un mot. Pardon.

Elle écrivit tout le mal que cet homme lui avait fait. Elle savait désormais qu'elle fut sa victime. Et lui son bourreau. Mais elle l'a quand même aimé.

Elle regarda par la fenêtre. Un doux rayon de soleil pénétra dans la pièce. Elle sourit. La chaleur commença à envahir la pièce et tout son corps. Elle referma le carnet. Ses paupières étaient lourdes, le sommeil l'envahit. Cette écriture était sans doute nécessaire et salvatrice mais épuisante. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Elle se sentit lasse, vidée. Vidée de lui. Enfin.

Elle se prépara un jus d'orange pressé. Mangea une petite part de brioche et un carré de chocolat qui avaient été posés par sa maman sur la table. Délicate attention. Il fallait à nouveau nourrir ce corps qui avait tant souffert. Être doux avec lui. Prendre soin de lui. Reprendre du poids côte que coûte. Elle allait même être surveillée par un nutritionniste toutes les semaines. Refranchir la barre des quarante kilos qu'elle avait vu s'éloigner dangereusement au fil des semaines.

Elle alla prendre une douche chaude. Sentir l'eau sur son corps lui fit du bien et la sortit de sa léthargie. Elle appliqua une crème bio sur son visage creusé par des semaines d'insomnie. Elle sentait bon. Elle sortit de la salle de bain, vit le petit carnet qu'elle avait laissé sur la table et le mit dans un coffre, sous clé. Elle prit son manteau malgré son envie de dormir et claqua la porte derrière elle pour dévaler les escaliers de l'immeuble. Elle se sentit soudain plus légère.

La rue avait des airs de chemin de liberté. Elle l'emprunta. Elle n'avait plus envie de trébucher ni de s'en écarter.

Trois années après, elle marchait le long de la plage. On était dimanche. Il y avait beaucoup de monde sur cette promenade de bord de mer à profiter du soleil d'été. Elle avait eu l'envie de changer de vie, d'environnement. Un changement radical. A l'autre bout du monde. Loin, très loin de ce qu'elle avait vécu, de ce qu'elle appelait aujourd'hui l'enfer. Partir loin de ce carnage qui avait bousillé sa vie. Elle avait eu besoin de se reconstruire ailleurs. Loin de tout ce qui pouvait lui rappeler cet homme. Elle pensait encore à lui, tous les jours même. Mais c'était devenu moins intense, les plaies étaient moins à vif, moins douloureuses. Elle commençait peut-être gentiment à moins saigner, peut-être même à cicatriser.

Elle avait trouvé un travail dans une résidence pour séniors. S'occuper des personnes âgées lui faisait du bien, l'aidait à ne pas se focaliser sur ses problèmes. C'était salvateur. Elle était attachée à chacun d'entre eux qui le lui rendaient bien.

Ses collègues étaient adorables. Elle s'était liée d'amitié avec l'une d'entre elle. Plus jeune, pétillante, insouciante. Tout ce qu'elle n'était pas et n'avait jamais été. Elle l'admirait pour ça. Sa présence au quotidien lui faisait du bien. Elles avaient même emménagé ensemble en colocation dans une jolie petite maison le long de la plage. De celles qu'on voit dans les films et les séries. C'était normal puisqu'elle avait choisi de refaire sa vie sur la côte Est des Etats-Unis, précisément à Malibu. Probablement un peu trop cliché mais la présence du soleil toute l'année, des plages de sable fin et des paysages sauvages aidaient son cerveau à guérir. Les longues balades au bord de la mer, entendre le son des vagues apaisait tout son être. Elle n'avait pas encore atteint la sérénité mais elle était arrivée à se reconstruire de l'intérieur, se sentait moins torturée, avait réussi à recoller quelques morceaux permettant de retrouver l'être qu'elle était auparavant. Doucement. Tranquillement.

Et puis un jour dans un bar où elle aimait prendre son café chaque matin avant d'aller voir « ses petits anciens » comme elle aimait à les appeler de manière tendre, elle croisa un regard. Celui d'un homme. Elle s'aperçut immédiatement qu'elle lui plaisait et la peur l'envahit. Une peur viscérale, une peur profonde qui prend aux tripes. Qui paralyse. En une fraction de seconde le visage du pervers qui l'avait mené ici lui revint en mémoire avec tout ce qu'il lui avait fait subir. La terreur du désir aperçu dans le regard de cet autre homme lui fit immédiatement baisser les yeux. Elle plongea le nez dans son café, dans son cookie qu'elle rangea dans son petit sachet à défaut de le manger - c'eût été trop long - puis se leva, alla payer à la caisse et s'enfuit vite, très vite, au plus loin de ce qu'elle considérait être le retour d'un abominable danger. L'amour était devenu cela pour elle. Un danger dont il fallait à tout prix se protéger, protéger son cœur tant meurtri, protéger tout son être et son cerveau d'une folie certaine. Après autant d'efforts, rester attachée de toutes ses forces à cette liberté retrouvée dont elle arrivait à jouir malgré tout chaque jour. Plus besoin d'un homme pour la détruire ou pour vivre.

Le soir même elle se confia à son amie parce qu'au fond d'elle le regard de cet homme l'avait malgré tout profondément troublée. Comment ne pas recommencer ? Ne pas sombrer à nouveau ? Comment refaire confiance ? Comment y arriver ? Comment se tirer d'affaire et cette fois-ci en sortir indemne ? Devait-elle oser à nouveau ne serait-ce que penser à l'amour et au bonheur ? N'était-ce pas déjà un début de danger ? Ne viendrait-il pas déranger la quiétude de sa vie en solitaire dans laquelle elle s'était réfugiée depuis sa sortie de la clinique trois ans auparavant et qui lui allait bien ? Le danger paraissait grand. Trop grand et trop vertigineux pour s'y risquer. Il fallait dresser des barrières de protection. L'alerte était à son maximum.

Malgré tout, elle ne put s'empêcher de retourner boire son café tous les matins dans ce même bar. Pourquoi aurait-elle dû changer ses habitudes parce qu'un inconnu la regardait ? Premier grand pas d'affirmation de soi, première petite victoire. Elle le croisa de nouveau tous les matins. L'ignorant des semaines et des semaines jusqu'au premier sourire qu'elle osa lui adresser.

Il était grand, blond, la silhouette fine et gracieuse, les yeux bleus. Tout l'inverse de ce qu'elle avait aimé chez l'homme de la destruction. Quand il souriait son visage semblait doux. Rien de machiavélique n'émanait de lui, même si la prudence et l'angoisse du passé l'emportaient sur tout.

Puis un jour elle fondit en larmes. Elle ne sut pas vraiment pour quelle raison. Si ce n'est qu'elle avait lu dans le journal qu'une femme était décédée sous les coups répétés de son compagnon. Tout lui est revenu en pleine face. Le danger qu'elle a, elle aussi, encouru durant des mois sans forcément s'en rendre compte. Elle s'en est voulue de ne pas avoir écouté sa famille et ses amis. Elle a soudain réalisé que cette femme, qui faisait les gros titres des journaux, ça aurait pu être elle. Il risqua de s'approcher de sa table. Tous ces jours il avait bien senti combien il la mettait mal à l'aise et avait respecté cette distance. Il lui demanda ce qui la rendait aussi triste ? Elle ne put lui répondre tant les sanglots étranglaient sa gorge. Elle lui sourit juste. Il resta à ses côtés quelques minutes, juste le temps qu'elle se calme. N'en demanda pas davantage. Lui proposa juste d'aller marcher un peu sur le sable pour que l'air apaise sa souffrance et sa peine et qu'elle puisse reprendre son souffle. Elle accepta. Sa présence lui fit du bien. Ils marchèrent deux heures. Elle en fut la première surprise mais elle avait senti qu'elle pouvait lui faire confiance. Que s'il avait respecté tout ce temps où elle l'avait ignoré, qu'il ne lui avait mis aucune pression, aucun ultimatum, elle ne s'était pas sentie obligée de faire quoi que ce soit pour lui faire plaisir, aucune source de culpabilité, c'était un signe. Elle se confia et lui raconta l'objet de sa douleur. Il est toujours plus simple de se confier à des inconnus. Pas de jugement, pas de mots accusateurs, de « vous auriez dû faire autrement ». Des mots qu'elle avait malheureusement entendus partout autour d'elle et qui l'avaient profondément blessée. Cet homme

était là, marchait près d'elle, l'écoutait sans dire un mot, sans l'interrompre. A la fin, elle lui demanda juste son prénom. Il s'appelait Rafaël.

Rafaël fut patient avec Anaïs. Pour l'appivoiser. Appivoiser l'animal sauvage qu'elle était devenue au fil des années. Pour tenter de comprendre ce qui faisait fuir cette si jolie jeune femme brune aux yeux verts. A quel point la douleur et la souffrance avaient été grandes pour qu'elle décide un jour de ne plus jamais aimer ni accepter d'être aimée ? Elle avait repris des formes, avait ressorti ses jolies petites robes d'avant, avait recoiffé ses cheveux tel que cela lui plaisait. A elle et rien qu'à elle. Elle était devenue sa propre priorité pour enfin réapprendre à s'aimer. Et s'aimer uniquement pour elle-même. Pas à travers les yeux ou les désirs d'un autre. D'un homme.

Au bout de nombreux rendez-vous émaillés de choses simples, de balades au bord de l'océan, de glaces partagées ensemble, de confidences sur leurs vies respectives, de confiance petit à petit établie, il osa lui prendre la main. Elle se laissa faire. Ça ne lui parut pas si insurmontable finalement. Il comprit néanmoins avec finesse qu'il ne fallait pas en faire davantage, que seul le temps l'aiderait. Les blessures étaient encore trop présentes.

Nous étions un vendredi. Une belle fin d'après-midi. Elle foulait le sable blanc de ses pieds. Elle portait une très jolie robe blanche sans trop de fioritures. Un léger décolleté laissant apparaître ses épaules nues dorées par le soleil, un simple petit collier en or et diamant, un drapé sur le devant de la robe retenu par une rose blanche sur le côté gauche donnant à sa gracile silhouette un air de déesse grecque. La simplicité était désormais tout ce qu'elle recherchait. Un bouquet de roses dans les mains et quelques fleurs dans ses cheveux, elle s'avavançait vers Rafaël, vers cet homme qui, à force de patience et d'abnégation, avait réussi à panser une partie de ses plaies, à calmer ses démons et ses souffrances. Ça n'avait pas toujours été simple, plusieurs fois il s'était senti découragé par l'ampleur de la tâche. Plusieurs fois elle lui avait dit de partir, d'aller vivre sa vie loin d'elle. Elle l'avait même suppliée. Elle était trop toxique pour lui. Elle ne pourrait lui apporter quoi que ce soit de joyeux, elle le savait. Elle se savait trop détruite malgré la main qu'il lui tendait et ne voulait pas l'entraîner dans ses chutes à répétition. Plusieurs fois elle s'était sentie emprisonnée dans ce couple, elle avait voulu reprendre à nouveau sa liberté, de peur de la perdre. Il avait tout supporté. Parce qu'il l'aimait. Il l'aimait posément, calmement, de manière saine et protectrice. Un amour profond, sincère, de construction qu'il souhaitait plus que tout avec elle.

Il lui sourit tandis qu'elle s'avavançait vers lui. Anaïs peinait à masquer un joli ventre arrondi. Elle avait appris la bonne nouvelle avec pourtant une peur panique qu'il avait tenté de l'aider à raisonner. Elle s'était sentie incapable d'être mère, une bonne mère. Il l'avait rassurée, lui promettant qu'ils y arriveraient ensemble, soudés comme ils l'étaient depuis le début.

Elle avait décidé, dans la salle d'attente de la clinique, quelques instants avant de faire disparaître cet enfant de son corps, rattrapée par ses démons intérieurs, de le garder. Comme un signe d'espoir, de vie. La vie après avoir voulu mourir quelques années auparavant.

Une fois devant lui, il prit ses mains dans les siennes et les serra fort. Il lui murmura un « tu es magnifique » qui lui fit couler quelques larmes sur les joues. Un prêtre les maria lors d'une jolie cérémonie, sobre, là encore à son image. Ils échangèrent deux anneaux, un en or blanc pour lui tout simple, pour elle, une jolie alliance en diamants qu'elle avait rêvé de porter toute sa vie. Elle la

regarda à son doigt, positionnée juste devant le solitaire qu'il lui avait offert quelques mois avant lors des fêtes de Noël, pour célébrer leurs fiançailles.

Le soir, lors de la petite réception qu'ils donnèrent en présence de leurs proches amis et familles respectives, elle s'isola quelques instants sur le sable.

Elle regarda l'océan au loin. En un éclair le visage de cet homme tant aimé traversa son esprit. Elle tenta de toutes ses forces de le refouler. Impossible. Qu'était-il devenu ? Où était-il ? Comment vivait-il ? Elle n'avait plus jamais eu de ses nouvelles. Elle avait réussi à tenir, à se sevrer de lui, de ce manque infernal qui brûle parfois tout le corps. Magistrale victoire qu'elle tentait de savourer sans trop arriver à y parvenir tant c'était inespéré et tant elle avait encore beaucoup de mal à croire qu'elle le méritait. Elle se retourna pour voir les invités profiter de la soirée. L'image était apaisante.

Elle croisa alors le regard aimant de celui qui était désormais son mari. Il ne chercha pas à s'approcher d'elle mais la laissa à cet instant de solitude qu'il savait vital pour elle.

Puis juste à côté, elle croisa le regard de sa sœur, son pilier. Elle lui sourit. Lui murmura de loin en caressant son ventre « merci »...

**Séverine GODARD.**